

Sarah  
Hall  
**L'Atelier**

Traduit de l'anglais  
par Éric Chédaille



SARAH HALL

---

## L'ATELIER

Dans son atelier de Burntcoat, gigantesque hangar perdu au milieu de la lande anglaise, Edith Harkness forge, soude et modèle des morceaux de bois et de fer afin de créer des œuvres colossales. Pour cette sculptrice inspirée, elles incarnent l'énergie et la vitalité à leur apogée. Cette prédisposition lui vient de sa mère, écrivaine, dont le souvenir tendre guide son inspiration sans limites.

C'est dans ce lieu clos, à la fois espace de travail et laboratoire intime, qu'Edith décide de se retrancher en compagnie de Halit. Avec cet homme marqué par l'exil et secret qu'elle connaît à peine, elle vit une passion dévorante, hors du temps et du monde pendant des semaines entières. Abolissant tous les tabous, les deux amants se lancent à corps perdu dans une histoire d'amour totale – jusqu'à ce que la réalité vienne frapper à la porte de l'atelier, car dehors la maladie rôde et la destruction gronde.

Récit intime porté par une écriture d'une grande sensualité, *L'Atelier* est un hymne à la puissance de la création et des sentiments dans un monde au bord du désastre. Sa beauté et sa force nous inspirent.

Sarah Hall est née en 1974 dans le comté de Cumbria en Angleterre. Après avoir vécu au pays de Galles, en Écosse, en Irlande et aux États-Unis, elle s'est installée dans la région des South Lakes. Son premier roman, *Haweswater*, a obtenu le Commonwealth Writers First Novel Prize en 2003. *Le Michel-Ange électrique* (2004) a été sélectionné pour le prix Orange, le Man Booker Prize et le prix Femina étranger. Son œuvre est traduite dans plus de quinze langues.

*L'Atelier* est son sixième roman.

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Éric Chédaille.

« L'art comme forme de survie ; la résilience de l'esprit humain face à la dévastation du corps – un superbe récit sur l'intimité et sur notre terrible capacité à affronter les ténèbres pour en tirer de la beauté. ».

*The Irish Independent*

L'ATELIER

*De la même autrice  
chez Christian Bourgois éditeur*

LE MICHEL-ANGE ÉLECTRIQUE  
COMMENT PEINDRE UN HOMME MORT  
LA BELLE INDIFFÉRENCE  
LA FRONTIÈRE DU LOUP

SARAH HALL

# L'ATELIER

Traduit de l'anglais  
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :  
*Burntcoat*

© 2021, Sarah Hall  
All rights reserved  
© Christian Bourgois éditeur, 2023,  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-267-05248-0

À ma fille et à mon père



Seuls survivent ceux qui content des histoires.

Ma mère me dit cela un jour, dans mon enfance, après avoir disparu plusieurs heures. J'étais persuadée qu'elle était morte et que je me trouvais désormais abandonnée dans notre maisonnette au milieu de la lande. Quand elle rentra à la nuit tombée, sans manteau, toute trempée, elle ne comprit pas la raison de mes larmes. Elle était sortie faire un tour et n'avait pas vu le temps passer.

*Qu'est-ce que je ferais sans toi ?* lui lançai-je. *Je ne peux pas me débrouiller toute seule.*

C'était faux, bien évidemment – je savais faire du feu et me servir du four ; à dix ans, j'étais capable de conduire sa voiture. J'étais parée pour sa disparition.

Naomi regardait mon visage noyé de larmes, en proie à la détresse. Le sien était sans expression. Elle haussa les épaules. *Seuls survivent ceux qui content des histoires*, dit-elle, de l'air d'émettre un avis à prendre au pied de la lettre.

Comme elle avait coutume de mélanger les mots et les idées, je me dis qu'elle avait l'esprit embrouillé ou bien voulait dire l'inverse – seuls ceux qui survivent content des histoires. Je tentai de rectifier, mais elle tint bon.

*Merci, Edith – je tiens debout.*

C'était chez elle une formule habituelle, une façon de rasseoir son autorité sur moi, et non dépourvue d'aménité. À l'époque, cela faisait plusieurs années qu'elle n'avait plus rien écrit, ses ateliers ne rapportaient que fort peu d'argent, nous étions dans la gêne. Une chevelure bouffante, exubérante, avait recouvert les cicatrices de son crâne. À la voir, nul n'aurait deviné qu'elle avait tout réappris, jusqu'à s'exprimer verbalement, jusqu'à écrire son nom. Elle avait survécu – une guerre catastrophique à l'intérieur de son cerveau et une reconstruction au-dehors.

J'ai réfléchi à ce qu'elle avait voulu dire. Était-il possible d'être sauvé comme Shéhérazade séduisant l'ennemi par des histoires ? Les histoires rendent-elles intelligible un monde sens dessus

dessous ? Peut-être entendait-elle par là que la vie n'est qu'une invention, un récit nécessaire pour que nous acceptions de vivre.

Aujourd'hui, j'ai refait mon lit. De nouveaux draps bien tendus sur le matelas, imprégnés d'une odeur d'air et de soleil après avoir séché dehors, des fleurs dans les faux plis. Le printemps est de retour – il semble être le point faible de l'homme, quand il est fatigué au terme de l'hiver, qu'il commence à lâcher prise et à imaginer une échappée. Me revient un dicton de ton pays : Au printemps, ne brûle pas le manche de la cognée. J'ai fait du potage et quelques préparations mixées, assez pour environ une semaine. Quelques livres sont posés sur la table, dont celui de Naomi et un recueil de poésie traduite. À cette époque de l'année, l'incidence de la lumière sur la rivière varie, elle escalade les murs de biais et entre par la fenêtre de la chambre. En bas, l'atelier s'éclaire comme une ampoule.

Il reste du temps pour tout organiser, mais le plus gros est fait. Demain, j'irai au marché acheter des fleurs. Je suis certaine que Rostam me trouvera ce que je veux sans me sortir les violons. Je n'ai pas fait le grand ménage. On est ce qu'on est, inutile de faire comme si. De toute façon, l'appartement ne contient pas

grand-chose et, dans l'atelier, la dernière œuvre est achevée, démontée, prête à être assemblée. Mon installateur a revu maintes fois les dessins et la maquette, il a fait les calculs et réalisé l'armature en acier. Elle est trop grande pour qu'on tente de la dresser à l'intérieur, malgré la hauteur de plafond. Je fais confiance à Sean. Il sait dans quelle direction elle doit être orientée – face à l'est, avec le vent derrière le rotor –, il connaît le poids et la prise au vent de la structure, la déformation probable du bois et son point d'équilibre une fois sur site. Il est étrange de penser que je ne la verrai pas en place au sommet du mémorial. La vérité est que j'ai, déjà maintenant, du mal à la regarder. Il m'est arrivé de jeter une bâche sur le visage des amants. Il y a eu des moments où j'ai été tentée de leur appliquer la masse et le chalumeau.

Karolina a différé le projet pendant des années – des dizaines d'années. À la retraite depuis longtemps, elle a conservé peu de clients ; j'ai de la chance qu'elle me reste fidèle. Cette commande lui a empoisonné la vie. Tous les coûts imprévus et les retards. Quand elle sera enfin érigée, nul doute qu'il y aura des controverses et que Sir Philip regrettera sa décision. Mais je n'aurai pas à me soucier des conséquences.

N'ayant pas d'héritiers, j'ai pris des dispositions pour que Burntcoat revienne au Domaine. Les machines valent à elles seules des milliers de livres et les chalumeaux sont en bon état ; ils pourraient servir à des couvreurs. Peut-être ouvrira-t-on l'atelier aux visiteurs. Le notaire a les clés et je vais en envoyer un jeu à Karolina en même temps qu'une lettre avec mes instructions. Je suis certaine qu'elle a imaginé la suite. On ne devra pas toucher aux murs extérieurs et tout particulièrement à leurs inscriptions. Je ne veux pas de plaque.

Je devrais appeler le centre médical, mais cela fait des années que je n'y ai mis les pieds ; j'en ai soupiré des examens et des interrogatoires, de toutes ces fioles de sang, de m'entendre dire qu'il n'y avait ni détérioration physique ni neurodivergence, que j'étais traumatisée, puis que j'étais un cas remarquable. Je ne connais le nom d'aucun des médecins et n'ai nul besoin d'assistance. Je reçois toujours des relances des cliniques nova – on ne les appelle plus comme ça –, mais j'ai eu droit à tellement de marqueurs qui n'ont rien révélé et je ne suis plus suivie à présent. Cinquante-neuf ans, c'est vieux pour une porteuse saine.

J'ai d'abord pensé que c'était de la fatigue, le contrecoup d'un hiver particulièrement rigoureux.

Burntcoat est semblable à une cathédrale, voûté, difficile à chauffer. Toutes les vieilles douleurs sont revenues à la charge. J'ai les épaules en piteux état à force de soulever ce que je n'aurais pas dû soulever, des madriers, des palettes, et j'ai souvent les mains qui se bloquent. J'ai pu parfois me persuader que j'étais en rémission permanente. Peut-être étais-je pareille à un des derniers et miraculeux grands ormes du parc, non affectés par la maladie. Ou bien peut-être avais-je découvert la recette de la résignation – des psys m'ont dit, comme si je ne le savais pas, que j'avais une forte tolérance à l'incertitude. Ça ne fait plus de doute à présent. J'ai de petites ampoules sur les palmures des doigts. Il y a ce lancinement profond, le cœur qui faiblit. Cela enfle à l'intérieur de moi.

Tu réparais toi aussi, bien sûr – celui que tu étais quand nous nous sommes rencontrés, et ce que tu es devenu. Rien de cela ne revient sans tes pas dans l'escalier, le goût de toi, la pression contre mon dos. Tu reprends forme dans le lit, les yeux brillants et stupéfaits, t'excusant de notre désordre. Je me rappelle ces moments trompeurs où nous partagions la même goulée d'air, le même flux sanguin, pour ainsi dire. Je me rappelle le parfum de fleurs de l'oranger que tu m'as offert, cet étrange présent pour faire sa cour. Sa senteur

puissante – odeur d’orangeraias à leur éveil, d’eau de Cologne offerte aux visiteurs, de salons funéraires.

*J’ai deux noms, m’as-tu dit ce premier soir, l’un donné à la naissance, l’autre par les autorités.*

Je t’ai demandé : *Par lequel devrai-je t’appeler ?*

Bientôt, se souvenir, et même penser, sera difficile.

On dit que le timing est tout et c’est bien vrai. Tu es survenu comme l’annonçait cette étoile aussi brillante que malade. Je te vois comme un messager. Tu as été la dernière personne à venir ici avant que je ferme la porte de Burntcoat, avant que nous fermions tous notre porte.



L’année de mes huit ans, ma mère mourut et Naomi survint. Mon père vivait toujours avec nous à l’époque. Nous habitions à la lisière de la ville, dans une des rues en pente qui montent au fanal, d’où la vue embrasse les montagnes de l’intérieur du pays. C’était quelques jours avant Noël. Les sommets étaient couverts de neige, l’air froid et ténu comme du papier. Nous faisions les magasins et mon père avait décidé que nous prendrions la voiture : la maison de poupée que je voulais était très grande, trop volumineuse pour

être portée à la main, si bien que j'étais sûre qu'on allait me l'acheter. Ma mère s'était plainte toute la journée de maux de tête. Elle grimaçait chaque fois que nous entrions dans une boutique.

*Cet éclairage est tellement violent.*

Elle traînait les pieds, s'asseyait dès qu'elle le pouvait, se passait la main sur le front. Nous étions passés par l'antique bibliothèque municipale et, contrairement à son habitude, elle n'avait pas emprunté de livres. Mon père était tendu.

*Pourquoi être sortie si tu as la migraine ? Tu veux qu'on rentre ?*

Alors que nous regagnions la voiture, elle trébucha. Mon père avait pris un peu d'avance, pour lancer le moteur et mettre le chauffage ; il ne vit rien. Elle perdit l'équilibre et tomba sur le trottoir. Après être restée un instant à genoux dans la neige détrempée, elle bascula sur le côté pour s'asseoir.

*Adam, appela-t-elle. Où est Edith ? Est-ce qu'elle est là ?*

Elle semblait très calme. Elle parlait avec lenteur.

*Adam, je ne la vois pas.*

Je crus qu'elle lançait un jeu intéressant – elle pouvait se montrer espiègle et enjouée. *Je ne suis pas ici, maman, dis-je en me plaçant derrière elle.*

*Et je ne suis pas non plus ici.* Elle leva une main pour palper précautionneusement le vide.

*Je ne vois rien.*

M'agenouillant face à elle, je fis aller et venir ma main devant son visage. Ses yeux ne suivaient pas le mouvement. Un de ses iris était comme une planète noire.

*Papa !*

Mon père revint sur ses pas.

*Pousse-toi, me dit-il. Naomi, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi restes-tu par terre à te salir ?*

Elle leva les bras et mon père l'aïda à se relever. Quand il la relâcha, elle se mit à osciller, s'affaissa de nouveau.

Il lui fit traverser l'aire de stationnement en la soutenant, ouvrit la portière de la Volvo et l'aïda à se glisser sur la banquette arrière. Elle perdait de l'énergie à chaque pas, comme un jouet dont les piles s'épuisent. Elle reposait maintenant en silence sur le cuir rouge, les yeux écarquillés et vides.

*Monte devant, me dit-il.*

C'était la première fois qu'on m'autorisait à m'asseoir à l'avant. J'attachai la ceinture de sécurité. La sangle, réglée pour une grande personne, était toute lâche. Mon père démarra. Il roulait sans se presser, s'arrêtait aux feux rouges.

Bizarrement, je pensais que nous rentrions à la maison. Je ne cessais de me retourner pour regarder derrière. Ma mère avait une respiration précipitée, les paupières qui commençaient à tomber. Elle tentait de parler, mais ne produisait que des borborygmes. Sa gorge émettait comme des cliquetis. Je me retournai de nouveau et son visage était baigné d'un liquide grumeleux.

*Maman a vomi. Elle est en train de vomir.*

*Oui, merci, Edith, fit mon père.*

Je n'avais pas peur. Personne dans la voiture ne semblait effrayé par ce qui se passait.

*Maintenant, retourne-toi et reste assise.*

À l'hôpital, il s'arrêta devant l'entrée des urgences.

*Attends ici, dit-il en serrant le frein à main.*

*Je veux venir, moi aussi.*

*Non.*

*Mais je veux accompagner maman.*

Tendant le bras par-dessus le levier de vitesses, il me donna une tape sur les cuisses, une claque maladroite et sonore qui me causa une sensation cuisante à travers ma jupe et mon collant. Après quoi il descendit de voiture et entra dans le bâtiment, revenant bientôt avec un employé poussant un fauteuil roulant. Ils y installèrent ma mère et je les suivis des yeux tandis qu'ils l'emmenaient à l'intérieur, le buste incliné au-dessus d'un

accoudoir. J'avais les yeux embués, mes larmes réfractaient toute chose et, le temps d'un instant, il y eut deux femmes déjetées et deux fauteuils. Je battis des paupières et l'une d'elles disparut. La voiture sentait l'aigre. La vitre glacée fleurissait sous la paume de ma main. Une ambulance vint se garer tout près et les brancardiers en sortirent une civière.

À son retour, mon père ne s'excusa pas. Je ne pipai mot pendant qu'il déplaçait la voiture vers une place de stationnement. Il me conduisit en silence jusqu'à l'intérieur du bâtiment, une main appuyée entre mes omoplates.

La dame de l'accueil me donna des livres pour enfants.

*Tu m'as l'air d'une fillette intelligente, me dit-elle. Je parie que tu es capable de les lire toute seule.*

Je l'écoutai parler aux médecins, puis à mon père, et enfin au téléphone. Ils projetaient de transférer ma mère aussi vite que possible dans un autre hôpital. Pendant que mon père était aux toilettes, je me glissai jusqu'à la réceptionniste pour lui demander si je pouvais la voir.

*Oh non, mon petit chou, ce n'est pas possible. Elle est très malade. Elle va devoir subir une opération.*

*Qu'est-ce qu'elle a ? C'est sa migraine ?*

La femme hocha la tête, l'air satisfait, comme si j'avais bien répondu à une question posée en classe. *Oui, ma chérie. Elle a un caillot dans le cerveau. Ah, le voilà...*

C'était le bruit caractéristique d'un hélicoptère, le battement furieux des pales, l'air venant frapper le bâtiment tandis qu'il se posait. La gravité de la situation m'apparut tout à coup. Les hélicoptères étaient utilisés pour secourir des alpinistes tombés du haut des falaises ; ils servaient à sauver des vies. Croyant d'abord que nous allions tous y prendre place, je fus saisie d'excitation et de frayeur ; jamais je n'avais volé. Mais l'engin reprit presque immédiatement son essor, encore plus bruyant qu'avant, ses rotors produisant une explosion assourdissante pour n'être bientôt plus qu'un vrombissement lointain.

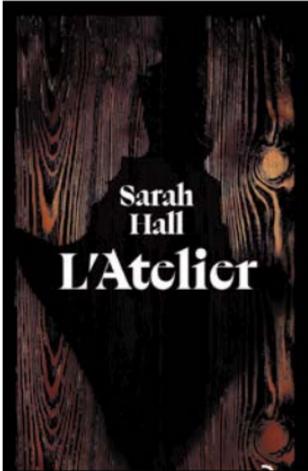
Mon père me ramena à la maison, me prépara des toasts, puis me dit d'aller me coucher.

*J'ai besoin que tu sois une grande fille, Edith.*

Je passai un moment à contempler les étoiles fluorescentes collées au plafond de ma chambre.

Le lendemain matin, il me dit que ma mère avait été transportée à Newcastle et qu'on l'avait opérée. Elle allait devoir rester plusieurs semaines à l'hôpital.





# L'Atelier

## Sarah Hall

Cette édition électronique du livre  
*L'Atelier* de Sarah Hall  
a été réalisée le 13 décembre 2022  
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267052466

ISBN PDF : 9782267052480

Numéro d'édition : 2582